

NORMAN MAILER

**"UNE GRANDE
VOIX DE LA
CONTRE-CULTURE."**
L'Obs

**"L'UN DES
DERNIERS
COLOSSES DE
LA LITTÉRATURE
AMÉRICAINE."**
Le Monde

UN CHÂTEAU EN FORÊT

**"UN ROMAN
REMARQUABLE SUR
LES JEUNES ANNÉES
D'ADOLF HITLER."**
The New York Times Book Review

**"UN LIVRE
HALLUCINANT!"**
Libération

LES ICONIQUES
J'AI
LU
LES ICONIQUES

Un château en forêt

NORMAN MAILER

Un château en forêt

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Gérard Meudal



TITRE ORIGINAL
The Castle in the Forest

ÉDITEUR ORIGINAL
Random House, New York

© Norman Mailer, 2007

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Plon, 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes petits-enfants, Valentina Colodro, Alejandro Colodro, Antonia Colodro, Isabella Moschen, Christina Marie Nastasi, Callan Mailer, Theodore Mailer, Natasha Lancaster, Mattie James Mailer, Cyrus Force Mailer, et à ma petite-nièce Eden River Alson ainsi qu'à mes filleuls Dominique Malaquais, Kittredge Fisher, Clay Fisher, Sebastian Rosthal et Julien Rosthal.

Préface

Depuis longtemps l'idée lui était venue, depuis des années même, avant qu'il n'en parle à des amis : lui, l'auteur de l'un des grands romans sur la Seconde Guerre mondiale *Les nus et les morts*, se sentit obligé de s'attaquer à l'ultime horreur de cette guerre : les camps de la mort. Mais il ne commença pas à écrire, n'osa peut-être pas encore ; pourtant, au cours des années qu'il consacra à tous ses autres projets – romans, reportages, articles, films, politique – cette idée évoluait en lui, pour venir enfin trouver son centre autour de l'histoire d'Auschwitz.

Les années passèrent, les projets se réalisaient, des romans et des reportages formidables se suivaient ; il trouva un titre pour ce livre, *Un château en forêt*, sans toutefois parvenir à le mettre en chantier.

Le livre, surtout son titre, devint une espèce de mythe mailerien, son Grand Livre, le chef-d'œuvre que l'auteur n'écrirait peut-être jamais. Pourtant, il y a quelques années, il signa des contrats pour ce titre, dont la date de livraison était sans cesse retardée. En fait, il est probable que Mailer, repoussant l'idée de s'attaquer à l'horreur d'Auschwitz pour en faire un roman, cherchait une autre façon de contourner le problème. Extraordinaire ! L'écrivain américain le plus

intrépide, le plus provocateur, le plus célèbre pour son culot, son *chutzpa* et son indépendance, n'arrivait pas à résoudre ce corps à corps avec une Histoire si terrible.

Il trouvera la solution : il écrira un roman sur le plus grand monstre de cette guerre – Adolf Hitler ; et après une longue période de recherche, se mettra à l'écriture.

Le projet – vaste, énorme – devint un livre qui promettait d'être vaste et énorme. Norman Mailer décida de le découper en trois volets. Nous avons ici le premier et, hélas, unique volume. « J'ai même trouvé la façon d'utiliser le titre », m'annonça-t-il. Les lecteurs découvriront ceci à la fin du roman.

Car, en dépit des minutieuses recherches historiques entreprises par Mailer et ses assistants, il s'agit d'un vrai roman, passionnant, parfois agaçant, souvent excessif, mais dont chaque page révèle la marque d'un des plus grands écrivains américains de notre temps.

« Au fond, cette partie est dans un sens la plus facile à traiter en roman, car cette première période de la vie de Hitler est la moins riche en documentation, et je peux donc inventer presque autant que je le veux, m'a-t-il dit ; les autres volumes seront plus difficiles, car on sait beaucoup trop de choses... » Il comptait donc commencer l'écriture de la seconde partie lorsque la maladie l'en a empêché.

Dans sa vie, Norman Mailer a cru en beaucoup de choses : la politique, la boxe, certaines philosophies ésotériques (les théories de Wilhelm Reich en particulier), l'antiféminisme, et bien d'autres, mais on ne lui connaissait pas de sentiments ou de pratiques reli-

gieux. Pourtant, dans les dernières années de sa vie, il professait une croyance – très particulière à lui, et certainement pas pratiquante – en Dieu et donc en Satan. Ainsi, le Diable prend dans ce roman une place prépondérante, narrative même ; il surveille, grâce à ses nombreux aides, ses sous-diables, tout ce qui pourrait lui être utile dans sa bagarre constante contre un Dieu qu'il appelle « Dummkopf ». Il reste un ange déchu et amer. C'est pour cela que la famille Hitler et son petit rejeton Adolf lui semblent être des éléments favorables à ses projets maléfiques ; c'est pour cela enfin que Mailer nous emmène à un interlude, le couronnement du tsar Nicolas II de Russie : lui aussi, intéresse beaucoup le Diable. On y voit se profiler l'ombre de Raspoutine, de Lénine et des autres...

Ce roman s'achève avec Adolf adolescent ; mais il y a pourtant un petit passage concernant l'après-guerre. La période intermédiaire – nous ne la lirons jamais. La mort est venue prendre l'homme, ce bagarreur, ce conteur magnifique, ce personnage extrême et merveilleux, qui perdit dans sa vie quelques batailles ; celle-ci, n'est-ce pas, était la plus importante mais aussi la plus impossible à gagner.

Ivan NABOKOV

LIVRE I

À LA RECHERCHE
DU GRAND-PÈRE DE HITLER

Appelez-moi donc DT. C'est une abréviation pour Dieter, un prénom allemand, DT fera très bien l'affaire à présent que je vis dans cet étrange pays, l'Amérique. Si je dois puiser dans mes réserves de patience, c'est que le temps qui passe ici n'a pour moi aucun sens, ce qui prédispose à la révolte. Est-ce pour cette raison que j'écris un livre ? Avec mes compagnons d'autrefois nous devions jurer de ne jamais nous lancer dans ce genre d'entreprise. N'étais-je pas membre, après tout, d'une organisation secrète exceptionnelle ? Elle répondait à la dénomination de SS, Section spéciale IV-2a, et nous étions placés directement sous l'autorité de Heinrich Himmler. On le considère aujourd'hui comme un monstre et mon propos n'est pas de le défendre, il s'est révélé un monstre de la pire espèce. Néanmoins, il avait une tournure d'esprit singulière et c'est bien l'une de ses théories qui m'a incité à me lancer dans ce projet littéraire qui, je peux le garantir, sortira de l'ordinaire.

La pièce où Himmler s'adressait à notre groupe d'élite était une petite salle de conférences aux lambris de noyer foncé et ne contenait que vingt sièges alignés en quatre rangées de cinq places chacune. Je ne vais pas m'appesantir sur ce genre de description, je préfère m'intéresser aux idées peu orthodoxes de Himmler : elles pourraient bien avoir été à l'origine du projet d'écrire cet ouvrage, qui devrait s'avérer dérangeant. Je sais que je vais devoir affronter des tempêtes, pourtant il me faut éradiquer nombre d'idées reçues. Une telle perspective provoque le chaos dans mon esprit. Chez les agents secrets, la tendance est généralement de taire les découvertes que l'on fait. La dissimulation est un art mais je me lance ici dans une aventure où je vais devoir renoncer à de tels talents.

En voilà assez ! Laissez-moi vous présenter Heinrich Himmler. Toi, lecteur, tu dois te préparer à une rencontre plutôt désagréable. Cet homme, que derrière son dos on surnommait Heini, était devenu en 1938 un des quatre dirigeants les plus importants en Allemagne. Et pourtant, son véritable centre d'intérêt, celui auquel il s'adonnait en secret avec délices, c'était l'étude de l'inceste. Cette question faisait l'objet de nos recherches les plus approfondies et nos découvertes restaient confinées à des conféren-

ces secrètes. Selon Heini, l'inceste avait toujours été très répandu chez les pauvres de tous les pays. Notre paysannerie allemande elle-même en avait été gravement affectée, très longtemps, jusqu'au XIX^e siècle. « En principe, faisait-il remarquer, personne parmi les gens cultivés ne daigne aborder cette question. Après tout, on n'y peut rien. Qui irait se mêler de prouver que tel pauvre diable est bien un produit de l'inceste ? Non, n'importe quelle institution de n'importe quelle nation civilisée s'empresse de dissimuler ce genre d'histoires sous le tapis. »

Ou plutôt, tout dirigeant politique de n'importe quel pays du monde, à l'exception de notre Heinrich Himmler. Les idées les plus extraordinaires germaient derrière ses tristes lunettes. Il me faut insister sur le fait que cet homme au visage insignifiant et au menton fuyant affichait une expression étrange, un mélange déroutant de brio et de stupidité. Ainsi, il affirmait être païen et prédisait un avenir radieux à l'humanité lorsque le paganisme aurait étendu son empire sur le monde. Chaque âme jouirait alors de plaisirs auparavant inacceptables. Pourtant, aucun d'entre nous n'arrivait à imaginer une orgie où l'appétit sexuel atteindrait de tels sommets qu'il pourrait s'y trouver une femme prête à s'envoyer en l'air avec Heinrich Himmler. Oh non, même en faisant preuve d'idées radicalement novatrices ! Car on voyait toujours en lui le visage qu'il avait dû avoir autrefois au bal du lycée, le regard renfrogné du binoclard contemplant la tapisserie à fleurs, l'allure gauche d'un jeune homme, grand, mince, mal dans sa peau. Et déjà il avait un peu de ventre. Il était là, résigné, à attendre dans un coin pendant que les autres dansaient.

Au fil du temps il s'intéressa de plus en plus, de manière obsessionnelle, à des sujets que généralement on n'ose pas évoquer ouvertement (ce qui d'ailleurs, je dois le reconnaître, est souvent le pre-

mier pas sur la voie des idées nouvelles). Il s'attacha plus particulièrement à la question de l'arriération mentale. Pourquoi ? Parce que Himmler croyait en la théorie selon laquelle, en matière de possibilités humaines, le pire côtoie le meilleur. Il était enclin à penser que des enfants brillants issus de familles obscures et modestes pouvaient être des « fruits de l'inceste ». Le mot allemand qu'il avait forgé était *Inzestuarier*. Il n'aimait pas le terme par lequel on désigne communément ce genre de mésaventure, *Blutschande* (scandale sanguin) ou, comme on le dit parfois dans des cercles plus raffinés, *Dramatik des Blutes* (drame de la consanguinité).

Aucun d'entre nous ne s'estimait suffisamment qualifié pour affirmer que cette théorie n'était pas sérieuse. Dès les premières années de la SS, Himmler avait jugé que l'un de nos besoins essentiels était le développement de groupes de recherches de pointe. Nous avions le devoir d'aller au fond des choses. Comme le disait Himmler, la santé du national-socialisme dépendait de rien de moins que de ces *letzte Fragen* (questions ultimes). Nous devons nous pencher sur des problèmes que les autres nations n'osaient pas envisager. L'inceste était le tout premier de la liste. Le génie allemand devait reprendre sa place de guide du monde civilisé. Pour sa part, en fonction d'un lien qu'il établissait tacitement, un surcroît de gloire lui reviendrait à lui, Heinrich Himmler, pour son approche originale et décisive des problèmes du monde rural. Il soulignait volontiers ce point sous-jacent, à savoir qu'on ne pouvait comprendre l'agronomie sans une parfaite connaissance du paysan. Et que la compréhension de l'homme de la terre passait par l'étude de l'inceste.

À ce stade, je vous assure, il ne manquait jamais de lever la main, imitant précisément ce petit geste dont Hitler était coutumier, une légère torsion affectée du poignet. C'était la façon qu'avait Heinrich de

dire : « Venons-en au plat de résistance, et avec lui aux légumes. » Puis il se lançait dans un véritable discours. « Oui, disait-il, l'inceste, voilà une excellente raison pour justifier la piété des vieux paysans. Une peur aiguë du péché peut se manifester par une de ces deux attitudes radicalement opposées, une pratique religieuse totalement dévote ou bien le nihilisme. Je me souviens de cette phrase du marxiste Friedrich Engels, que j'ai lue quand j'étais étudiant : "Quand l'Église catholique a décidé qu'on ne pouvait prévenir l'adultère, elle a rendu le divorce impossible." Remarque brillante, même si elle provient d'un esprit faux. On peut en dire autant de l'inceste. Il est impossible à prévenir, c'est la raison pour laquelle le paysan s'applique à la dévotion religieuse. » Il hochait la tête puis renouvelait son geste comme s'il fallait au moins ces deux hochements de tête pour nous convaincre de sa profonde sincérité.

Combien de fois, demandait-il, le paysan moyen des siècles passés parvenait-il à échapper à ces tentations de la chair ? La chose, après tout, n'était pas si facile. Les paysans, il fallait le reconnaître, n'étaient généralement pas très séduisants. Ils avaient les traits marqués par la dureté de leurs tâches. De plus, ils empestaient les champs et l'étable. Les odeurs corporelles dépendaient de la chaleur des étés. Dans de telles conditions, les instincts primaires ne pouvaient-ils pas allumer des penchants interdits ? Compte tenu de la pauvreté de leur vie sociale, comment pouvaient-ils acquérir assez d'aisance pour se tenir à l'écart des relations embrouillées entre frères et sœurs, pères et filles ?

Il n'allait pas jusqu'à évoquer l'enchevêtrement de membres et de torsos formé par trois ou quatre enfants dans le même lit ni la gaucherie naturelle de cet acte, le plus agréable de tous, cette course charnelle fiévreuse et essoufflée jusqu'aux sommets du plaisir physique, mais il affirmait : « Ils furent nom-

breux dans le monde rural à considérer bon gré mal gré que l'inceste était une possibilité acceptable. Qui était le plus à même de trouver du charme aux traits honorables mais marqués par le travail d'un père ou d'un frère ? Les sœurs bien sûr ! Ou les filles. Et c'étaient souvent les seules. Le père, leur ayant donné le jour, restait le centre de leurs attentions. »

Il faut accorder ceci à Himmler. Il avait engrangé des théories dans son esprit pendant deux décennies. Grand admirateur de Schopenhauer, il accordait beaucoup d'importance à un mot qui était encore relativement nouveau en 1938, les gènes.

Ces gènes, disait-il, étaient l'incarnation biologique du concept de Volonté chez Schopenhauer. Ils constituaient l'élément fondamental de cette mystérieuse Volonté. « Nous savons, disait-il, que les instincts peuvent se transmettre d'une génération à la suivante. Pourquoi ? Je dirai qu'il est dans la nature de la Volonté de rester fidèle à ses origines. Je qualifierai même ce phénomène de Vision, oui, messieurs, une force nichée au cœur même de notre existence humaine. C'est cette Vision qui nous distingue des animaux. Depuis les premiers temps de notre présence sur terre, nous autres humains nous avons cherché à atteindre les sommets invisibles qui se dressent au loin.

« Une si grande ambition se heurte évidemment à des obstacles. Le meilleur de notre patrimoine génétique doit être capable de survivre aux privations, aux humiliations et aux tragédies de la vie au cours de ce processus qui voit les gènes se transmettre de père en fils, de génération en génération. Les grands chefs, je peux vous le dire, sont rarement le produit d'un seul père et d'une seule mère. Il est plus vraisemblable qu'un chef exceptionnel soit celui qui a réussi à briser les liens qui entravent les individus frustrés d'une dizaine de générations qui n'ont pas pu atteindre leur

Vision au cours de leur existence mais qui l'ont transmise par leurs gènes.

« Inutile de préciser que je suis parvenu à ces conclusions en méditant sur la vie d'Adolf Hitler. Son ascension héroïque trouve un écho dans nos cœurs. Il provient comme nous le savons d'une longue lignée de paysans modestes et sa vie représente donc une réussite surhumaine. Nous ne pouvons qu'être confondus d'admiration. »

Nous autres, agents secrets, ne pouvions nous empêcher de sourire intérieurement. Nous venions d'assister à la péroraison. À présent, notre Heinrich allait aborder ce que les Américains appellent le côté pratique. « La véritable question que l'on doit se poser, disait-il, est de savoir comment l'éclat de la Vision parvient à se protéger sans se laisser ternir par les mélanges. On peut voir le phénomène implicitement à l'œuvre dans le processus de la reproduction dite normale. Pensez aux multimillions de spermatozoïdes. Un seul d'entre eux devra faire la totalité du parcours jusqu'à l'ovule de la femelle. Pour chaque spermatozoïde isolé nageant dans la mer utérine, cet ovule doit paraître aussi impressionnant qu'un énorme cuirassé. » Il marquait une pause avant de hocher la tête. « Le sens du sacrifice qui entraîne des guerriers à donner l'assaut à une crête sinistre doit exister chez le spermatozoïde en bonne santé. L'essence de la semence mâle est la faculté d'accepter ce genre d'immolation pour permettre à l'un des spermatozoïdes, au moins, d'atteindre l'ovule. »

Il nous contemplait. Partagions-nous son enthousiasme ? « Une autre question se pose aussitôt. Les gènes de la femme seront-ils compatibles avec ceux du spermatozoïde qui a atteint l'ovule ? Ou bien ces deux éléments vont-ils découvrir que leurs gènes respectifs vont entrer en conflit ? Vont-ils se comporter comme mari et femme dans un ménage mal assorti ? En effet, je dirai que la mésentente est le cas le plus

fréquent. La rencontre peut offrir suffisamment de compatibilité pour entraîner la procréation, mais la combinaison des gènes a peu de chances d'instaurer une véritable harmonie.

« Ainsi, quand nous envisageons le désir humain de créer cet homme qui incarnera la Vision, le Surhomme, il nous faut évaluer les chances que cela se produise. Sur un million de familles, il n'y en a même pas une seule où mari et femme présentent des similitudes génétiques suffisantes pour donner naissance à un enfant miraculeux. Pas une, peut-être sur une centaine de millions. Non ! » Il faisait à nouveau ce geste de lever la main. « Disons qu'on serait plus proches du million de millions. Dans le cas d'Adolf Hitler, les chiffres atteignent les proportions vertigineuses que l'on rencontre dans l'astronomie.

« Ainsi, messieurs, la logique suggère qu'un Surhomme capable d'incarner la Vision soit lié obligatoirement au croisement de patrimoines génétiques exceptionnellement proches. C'est la seule façon qu'ont des incarnations distinctes de la Vision de se renforcer mutuellement. »

Tout le monde voyait où Heinrich voulait en venir. L'inceste offrait la meilleure possibilité de réaliser une telle unité.

« Cependant, poursuivait Himmler, pour être juste, il faut aussi admettre que la vie n'est pas toujours prête à entériner un tel événement. Ce sont des hommes et des femmes débiles qui viennent généralement au monde, produits par de telles intimités familiales. Il faut reconnaître que les fruits de l'inceste souffrent généralement de maladies infantiles et meurent prématurément. Les anomalies sont nombreuses, parfois même les difformités physiques monstrueuses. »

Il se tenait là, sévère et triste. « C'est le prix à payer. Si de nombreuses dispositions positives sont susceptibles d'être renforcées dans le cas de l'inceste, il

arrive aussi que des tendances déplorables soient amplifiées. L'instabilité est ainsi un résultat fréquent de l'inceste et l'idiotie veille souvent en coulisses. Et lorsqu'une possibilité vitale se présente pour le développement d'un grand esprit, cet être exceptionnel doit encore affronter une multitude de frustrations assez graves pour détraquer un cerveau ou entraîner une mort prématurée. » Ainsi parlait Heinrich Himmler.

Nous savions tous ce que sous-entendaient ces réflexions. À l'époque, en 1938, nous enquêtions (dans le plus grand secret, comme vous pouvez le croire) sur la question de savoir si Hitler était l'enfant d'un inceste au premier ou au second degré. Ou pas du tout. Et dans ce cas, les théories de Himmler se trouveraient sans fondement. Mais si notre Führer était véritablement le produit d'un inceste, alors il n'était pas seulement une illustration éclatante de cette thèse, il en était la preuve même.

Je suis prêt à évoquer cette obsession qui entourait Hitler. Pourtant, rien n'accable plus l'esprit que de devoir vivre avec une question sans réponse. Aujourd'hui encore, Hitler demeure une question obsédante, la première. Y a-t-il un seul Allemand qui ne cherche à le comprendre ? Y en a-t-il un seul qui ait pu trouver une réponse satisfaisante ?

Je vais vous surprendre. Je ne connais pas ce genre de dilemme. Je vis avec la certitude que je suis en mesure de comprendre Adolf. Le fait est que je le connais bien. Je dois le répéter. Je le connais de la tête aux pieds ou, pour citer les Américains, toujours amateurs de grasse vulgarité, j'oserai dire que je le connais « du trou du cul jusqu'à la gueule ».

Nonobstant, je suis moi aussi obsédé. Mais par une question totalement différente. Quand j'envisage de raconter comment je peux détenir un tel savoir, je suis saisi d'angoisse comme si je m'apprêtais à plonger en pleine nuit dans l'eau noire du haut d'une falaise à pic.

Qu'il soit bien clair, par conséquent, que pour commencer je procéderai avec précaution et ne ferai état que des faits déjà arrivés à la connaissance des SS.

Pour le moment, cela devrait suffire. On peut évoquer certaines particularités liées à ses racines familiales. Dans la Section spéciale IV-2a, comme je l'ai

déjà expliqué, nous entourions nos découvertes de la plus parfaite discrétion. Il le fallait. Nous étions toujours prêts à aller fouiller dans des histoires peu ragoûtantes, vivant dans la hantise de déterrer une affaire suffisamment vénéneuse pour mettre le Troisième Reich en péril.

D'un autre côté, nous avions des raisons d'être confiants. Une fois que nous aurions découvert certains faits, même s'ils se révélaient gênants, nous pourrions toujours arranger la vérité et les présenter de manière à raviver la fibre patriotique du peuple. Évidemment, nous ne pouvions pas savoir à l'avance si toutes nos découvertes pourraient s'accommoder de ce traitement. Nous pouvions tomber sur une affaire réellement explosive. Comme par exemple que le grand-père paternel d'Adolf Hitler soit juif.

C'était là une possibilité. Les autres étaient presque aussi épouvantables. Pendant un certain temps, nous nous sommes livrés à une enquête sur une rumeur plus ou moins comique mais délicate. La monorchidie. La question était de savoir si notre Führer appartenait à cette catégorie d'hommes infortunés et hyperactifs qui ne possèdent qu'un seul testicule. Le fait est qu'il se couvrait invariablement le bas-ventre d'une main protectrice chaque fois qu'on s'apprêtait à le prendre en photo, un geste classique et bien compréhensible si le but est de protéger le testicule restant. Remarquer cette preuve de vulnérabilité est une chose, en vérifier la cause en est une autre. On pouvait certes obtenir assez facilement des résultats en interrogeant les quelques femmes qui avaient eu des relations intimes avec le Führer et qui étaient encore vivantes, mais comment maîtriser les possibles répercussions ? Qu'arriverait-il s'il revenait aux oreilles de Hitler que des agents de la SS étaient, pour ainsi dire, en train de lui tripoter les (la ?) noix ? Il fallut renoncer au projet. Ce fut Himmler qui en prit la décision. « Si notre Chef Bien-Aimé se trouve être le fruit d'un inceste au premier degré, alors toutes les questions de monorchidie deviennent accessoires. La monorchidie n'est qu'un épiphénomène résultant vraisemblablement d'un inceste au premier degré. »

L'évidence même. Il nous fallait revenir à la meilleure hypothèse qui puisse expliquer la légendaire Volonté du Führer, l'inceste.

De plus, nous détestions tous l'éventualité selon laquelle le grand-père paternel d'Adolf Hitler eût pu être juif. Cela aurait non seulement anéanti la thèse de Himmler mais nous aurait obligés à étouffer un scandale considérable.

Notre malaise provenait en partie d'une rumeur qui avait circulé parmi nous huit ans auparavant, en 1930, lorsqu'une lettre était arrivée sur le bureau de Hitler. Le jeune homme qui l'avait écrite s'appelait William Patrick Hitler et il s'avéra qu'il était le fils du demi-frère d'Adolf, son aîné, Alois Hitler Jr. La lettre du neveu avait un vague relent de chantage. Elle évoquait « certains événements communs de notre passé familial ». (Le type était allé jusqu'à souligner ces mots.) Il aurait été dangereux d'envoyer une telle lettre si le neveu avait vécu en Allemagne, mais à l'époque il était installé en Angleterre.

Que pouvaient être ces « événements communs » ? William Patrick Hitler parlait de la grand-mère du Führer, Maria Anna Schicklgruber. En 1837, elle avait donné naissance à un fils qu'elle prénomma Alois. Elle vivait alors dans un endroit misérable appelé Strones où elle demeura d'ailleurs par la suite, un hameau déshérité de la province autrichienne de Waldviertel, et elle recevait régulièrement une petite somme d'argent. Les voisins supposaient qu'elle provenait du père inconnu de son fils.

C'est donc ce garçon qui allait grandir et devenir le père de Hitler. Comme Adolf ne devait naître qu'en 1889 et n'accéderait au pouvoir qu'en 1933, une histoire continuait à circuler parmi les paysans de Strones. C'était que la rente avait été versée par un Juif aisé qui vivait dans la ville provinciale de Graz. Selon la légende, Maria Anna Schicklgruber avait travaillé comme bonne chez le Juif, était tom-

bée enceinte, et avait dû regagner son village. Quand elle apporta l'enfant pour le faire baptiser, le curé de la paroisse nota la naissance en la faisant suivre de la mention « illégitime », ce qui était un cas assez fréquent dans ces contrées. Le Waldviertel était réputé pour être la partie la plus pauvre de l'Autriche. Un siècle plus tard, après l'Anschluss de 1938, je fus moi-même envoyé dans cette région et j'y fis des découvertes, à vrai dire, fascinantes. Il est encore prématuré d'expliquer comment j'ai appris tout ce que je sais, je peux néanmoins livrer mes conclusions. Pour le moment, cela devrait suffire. En temps voulu, j'espère trouver le courage d'en dire davantage.

Le Waldviertel, au nord du Danube, est planté de grands pins magnifiques. Waldviertel peut se traduire littéralement par « région boisée » et de grandes forêts silencieuses y étendent un manteau sombre, troué çà et là par la verdure d'un pré. La terre ne s'y prête guère à la culture. Un hameau autrichien perdu dans ces bois incarne la misère la plus crasse. À cette époque, les Hiedler (qui allaient plus tard devenir les Hitler) vivaient à Spital, une espèce de village, et les Schicklgruber, leurs cousins, habitaient Strones, que j'ai déjà évoqué, un patelin boueux, une petite douzaine de cahutes au toit de chaume le long d'une unique ruelle. Si les mares à cochons étaient nombreuses autour des maisons de Strones, dans les champs environnants c'était plutôt la bouse de vache qui dominait et l'odeur âcre du fumier de cheval. C'était le genre d'endroit où chaque paysan devait pousser sa charrue à travers toutes les variétés possibles de boue. Cela allait du magma épais comme de la lave aux ruisseaux de boue en passant par les alluvions de gravier, la fange, la gadoue, la bourbe et les cailloux, les mottes et les pierres, et l'argile ordinaire. Par ailleurs, Strones ne disposait même pas d'une église. Les villageois devaient aller jusqu'au hameau voisin de Doellersheim. Et c'est là que, sur le registre paroissial, on peut relever le nom

du fils de Maria Anna, « Alois Schicklgruber, catholique, mâle », et, comme nous le savons déjà, « illégitime ».

Maria Anna, née en 1795, était âgée de quarante-deux ans à la naissance d'Alois en 1837. Issue d'une famille de onze enfants dont cinq n'avaient pas survécu, elle avait certainement dû cohabiter avec plusieurs de ses frères (Himmler n'avait rien à objecter contre cette hypothèse du moment qu'Alois le bâtard était le père d'Adolf). Quoi qu'il en soit, en dépit de l'extrême pauvreté des parents de Maria Anna, celle-ci s'occupa de son fils pendant les cinq ans qui suivirent dans l'une des deux petites pièces que comportait le logement de son père. L'allocation mystérieuse qui parvenait sous forme de versements modestes mais réguliers aida les Schicklgruber à vivre.

Nous étions évidemment très désireux de mettre la main sur une telle pépite – la preuve de relations incestueuses au sein de la famille –, mais cela ne nous autorisait pas à écarter l'hypothèse du Juif de Graz. D'ailleurs, huit ans plus tôt, en 1930, une enquête avait déjà été menée à ce sujet. D'après Himmler, lorsque Hitler avait lu la lettre de son neveu, il l'avait immédiatement expédiée à un avocat nazi, Hans Frank. Le Führer, on l'a peut-être oublié, ne devint Chancelier qu'en 1933, mais dès 1930 Hans Frank cherchait à se faufiler dans le cercle des intimes du Chef.

Frank se trouva ainsi porteur de mauvaises nouvelles au sujet de la grossesse de Maria Anna. Le plus vraisemblable, selon lui, c'est que le père était un jeune homme de dix-neuf ans, fils d'un riche commerçant qui s'appelait Frankenberger et qui, de fait, était juif. Cela semblait plausible. À cette époque-là, le rejeton de bien des familles aisées faisait sa première expérience sexuelle avec une bonne. Il n'était même pas nécessaire que celle-ci eût plus ou moins le même âge. Une telle initiation était acceptée par

les mœurs bourgeoises d'une ville provinciale comme Graz et semblait raisonnable du moment qu'on n'en parlait pas. C'était en tout cas bien mieux que de laisser un jeune homme de la bonne société fréquenter les prostituées ou se mettre en ménage trop tôt avec une amoureuse issue d'une famille moins prospère.

Frank affirma qu'il avait vu des preuves décisives. Il raconta à Hitler qu'on lui avait montré une lettre écrite par Herr Frankenberger, le père du jeune homme qui avait couché avec Maria Anna, laquelle promettait le versement d'une pension pour l'éducation d'Alois jusqu'à son quatorzième anniversaire.

Notre Adolf n'accepta pas cette version. Il répondit à Hans Frank que la vérité, telle que la lui avait confiée son propre père Alois, était que son grand-père était le cousin de Maria Anna, Johann Georg Hiedler, qui avait fini par l'épouser cinq ans après la naissance d'Alois. « Tout de même, dit Hitler à Hans Frank, j'aimerais bien voir cette lettre que le Juif aurait adressée à ma grand-mère. » Frank répondit qu'elle n'était pas encore en sa possession. Celui qui la détenait en réclamait une somme trop importante. D'ailleurs la lettre avait certainement été photographiée.

« Avez-vous vu l'original ? demanda Hitler.

— J'ai pu le voir dans son bureau. Mais il était accompagné de deux costauds et avait un pistolet posé à côté de lui. Pour parer à toute éventualité. »

Hitler hocha la tête.

« On ne peut même pas envisager une mort subite pour ce genre de type. La lettre est sans doute cachée à un endroit et la copie à un autre. »

Un souci de plus pour Hitler.

Pourtant, en 1938, nos recherches firent apparaître de nouvelles possibilités. Il ne semblait plus certain que Maria Anna ait continué à percevoir son allocation, cinq ans après la naissance d'Alois. Après leur mariage en 1842, elle et son mari, Johann Georg

Hiedler, étaient bien trop pauvres pour posséder leur propre maison. Ils furent même contraints pendant un certain temps de dormir dans une vieille auge défoncée qui avait servi à nourrir le bétail dans la grange d'un voisin. Cela ne prouvait pas bien sûr qu'aucun argent ne leur était envoyé. Johann Georg était fort capable de le boire. À Strones, il demeurait un poivrot légendaire. D'ailleurs, sa consommation d'alcool considérable ne cadrerait pas avec l'hypothèse de leur grande pauvreté. Pourquoi en effet ce Johann Georg, ivrogne d'une cinquantaine d'années, serait-il allé épouser une femme de quarante-sept ans ayant un fils de cinq ans, si ce n'est parce qu'elle avait de l'argent pour qu'il puisse se payer à boire ? De plus, il était tellement alcoolique que cela contredisait l'hypothèse qu'il pût être le père d'Alois. Et d'ailleurs ce Johann Georg Hiedler ne fit aucune objection lorsque Maria Anna demanda au jeune frère de son mari Johann, qui s'appelait lui aussi Johann, Johann *Nepomuk* Hiedler, de prendre son fils chez lui et de l'élever. Ce jeune frère, Johann Nepomuk, était, lui, un cultivateur sobre et travailleur, il était marié, avait trois filles mais pas de fils.

Ainsi Johann Nepomuk apparaissait-il comme une nouvelle piste.

Ne pouvait-il être le père ? C'était une hypothèse tout à fait plausible. Il nous fallait encore trouver des preuves pour pouvoir écarter l'hypothèse du Juif.

Himmler m'envoya à Graz où je pris la peine d'examiner des registres vieux d'un siècle. Aucun homme du nom de Frankenberger ne figurait dans les archives de la ville. Je me penchai alors sur le *Israelitische Kultusgemeinde* du Registre juif de Graz qui confirma cette découverte. C'est en 1496 que les Juifs avaient été expulsés de cette région. Et trois cent quarante et un ans plus tard, en 1837, au moment de la naissance d'Alois, ils n'avaient toujours pas été autorisés à revenir. Hans Frank avait-il donc menti ?

Au vu de ces résultats, Himmler déclara : « Frank ne manque pas de culot ! » Il m'expliqua toute l'affaire, il fallait remonter de 1938 jusqu'à 1930. À l'époque, quand la lettre de William Patrick Hitler arriva, Hans Frank n'était qu'un simple avocat parmi d'autres, toujours fourré parmi nos hommes à Munich, mais à présent son plan apparaissait clairement. Il avait inventé cette histoire de lettre compromettante dans le but de susciter une relation étroite avec son grand chef. Étant donné l'absence matérielle du document, Hitler ne pouvait pas savoir si Frank mentait, disait la vérité ou, pis que tout, détenait lui-même un tel document. Si Hitler avait envoyé un enquêteur à Graz cela aurait signifié la fin de Hans Frank, mais l'avocat devait avoir fait le pari que Hitler ne tenait pas à savoir la vérité.

Himmler me formait à devenir son bras droit et il n'hésita donc pas à me confier qu'il ne ferait aucun usage de mes recherches de 1938 et qu'il ne dirait pas à Hitler qu'il n'y avait pas de Juifs à Graz en 1837. Il se contenterait d'en informer Hans Frank. Cela nous fit rire à l'unisson car je comprenais la manœuvre. Au sein de notre groupe de dirigeants il n'y avait pas un seul responsable qui ne cherchât à trouver un moyen de pression sur tous les autres. Frank était désormais à la merci de Himmler. Chacun d'eux le savait et il servit donc Himmler loyalement. En 1942 (à l'époque Frank était connu sous le nom du « Boucher de Pologne »), Hitler recommença à s'inquiéter de cette histoire de grand-père juif et nous demanda d'envoyer un homme de confiance à Graz. Himmler, soucieux de protéger Hans Frank, répondit au Führer qu'il avait dépêché un agent et qu'aucune preuve significative n'avait été trouvée. Chacun d'entre nous était assez préoccupé par la guerre, la question pouvait donc être plus ou moins laissée de côté. Tel fut le conseil que Himmler donna à Hitler.

LIVRE II

LE PÈRE D'ADOLF

1

Cette année 1942 est séparée par plus d'un siècle de l'année 1837. Et on peut en dire autant de l'année 1938. Si j'évoque à nouveau cette date, c'est à cause d'un événement mineur qui se produisit en Autriche durant l'Anschluss et qui éclaire la personnalité de Himmler. Bien sûr, derrière son dos, on le tournait en ridicule, l'appelant Heini, on se moquait de sa gaucherie, de sa morgue, de son gros postérieur, de la médiocrité caractéristique de celui qui a trop vite gravi les échelons, mais ses détracteurs s'en prenaient seulement à son apparence physique. Personne, pas même Hitler, n'adhérait plus étroitement aux principes philosophiques du nazisme.

Je me souviens que le lendemain de la marche des Chemises brunes sur Vienne, quelques-uns d'entre eux, des piliers de brasserie à la bedaine pleine de bière, rassemblèrent quelques Juifs plutôt âgés, des fonctionnaires au pince-nez rigoureusement en place, et les obligèrent à récurer le trottoir à l'aide de brosses à dents. Les Unités d'élite s'amusèrent du spectacle. Des photos de l'événement furent publiées à la une de nombreux journaux en Europe et en Amérique.

Le lendemain, Himmler s'adressa à certains d'entre nous : « C'était là un caprice plutôt coûteux et je suis bien content qu'aucun de nos SS n'ait pris part à une

initiative aussi vulgaire. Nous savons tous que de tels actes rabaissent le niveau moral de nombre de nos meilleurs éléments. Cela ne manquera pas d'encourager des troubles à Vienne. Prenons garde néanmoins à ne pas ignorer l'instinct primitif que révèle un tel acte. Après mûre réflexion, je pense que c'était une entreprise de dérision plutôt réussie. » Il marqua une pause, captant toute notre attention. « Beaucoup de nos compatriotes souffrent d'un curieux sentiment que je qualifierai de secret, un complexe d'infériorité. Ils pensent que les Juifs savent beaucoup mieux que la plupart d'entre nous s'appliquer à une tâche, qu'ils savent très bien s'adonner aux études, c'est la raison pour laquelle ils sont si nombreux à réussir de manière éhontée. La conviction est fermement ancrée chez ces gens-là qu'ils vaincront tous les obstacles en travaillant plus fort que la population du pays d'accueil où ils se trouvent installés.

« Je dirais donc que cette initiative est l'expression d'une idée un peu sommaire mais instinctive ancrée dans la conscience du peuple allemand. Elle fait savoir aux Juifs que le travail, s'il ne poursuit pas un but élevé, n'a aucun sens. "Frottez donc bien avec ces brosses à dents, disent nos garçons des rues, parce que, vous autres Juifs, que vous le sachiez ou non, c'est exactement ce que vous faites tous les jours. Vos belles études si méritoires ne vous mènent à rien si ce n'est à d'incessantes contradictions." C'est pourquoi, à la réflexion, conclut Himmler, je ne condamnerai pas d'emblée le comportement de ces nazis de bas étage. »

L'anecdote permet d'éclairer la personnalité de Himmler mais elle me détourne de mon récit évoquant la manière dont j'ai découvert qui était vraiment le père d'Alois. Je suis prêt à révéler son nom et à expliquer comment je l'ai appris mais je reconnais que certains lecteurs peuvent ne pas apprécier que je livre ces informations sans dévoiler mes sour-

ces. Un fait n'est pas un fait, diront certains, tant qu'on n'est pas en mesure d'expliquer par quels moyens on l'a découvert.

J'en conviens. Néanmoins, les véritables moyens auxquels j'ai eu recours ne doivent pas être révélés, pas pour l'instant. Les possibilités offertes par la Section IV-2a se sont révélées insuffisantes pour l'occasion. Je parvins tout de même à élaborer une réponse pour Heini, j'étais convaincu qu'il accepterait mes conclusions si elles confortaient sa théorie.

Contentons-nous donc pour le moment des conclusions qui furent soumises à Himmler en 1938. Quand j'eus rapporté l'information selon laquelle il n'y avait plus de Juifs à Graz, je suggérai de concentrer nos recherches sur un des frères de Maria Anna Schicklgruber qui avait trouvé le moyen de quitter la boue de Strones et de gagner un peu d'argent en tant que voyageur de commerce. Ce qui était intéressant dans le cas de ce frère, c'est qu'il passait régulièrement à Graz, aussi, dans un premier temps, je décidai de centrer sur lui ma théorie sans m'occuper de la famille chez laquelle Maria Anna avait été employée, une veuve et ses deux filles. L'examen des vieux relevés bancaires montrait à l'évidence que non seulement ces dames n'avaient offert aucune gratification supplémentaire à Maria Anna mais plutôt qu'elles l'avaient renvoyée après avoir découvert qu'elle s'était rendue coupable de quelques menus larcins. Qu'une femme célibataire fût enceinte, on pouvait le tolérer, mais la perte de quelques sous, certainement pas. J'en vins à la conclusion que Maria Anna pouvait avoir cherché à protéger son frère en racontant à ses parents que l'argent dont elle disposait provenait d'un Juif. C'était un bon moyen d'égarer leurs soupçons.

Toutefois, avant de soumettre à Himmler cette hypothèse, j'échafaudai, c'est du moins ce que je croyais, une autre théorie encore plus séduisante. Pourquoi ne pas retenir Johann Nepomuk Hiedler, le

frère cadet, cet excellent travailleur, comme père biologique ? L'hypothèse du voyageur de commerce, frère de Maria Anna, fournissait un cas d'inceste au premier degré mais restait en retrait de l'objectif poursuivi par Himmler, dans la mesure où elle supposait que c'était Alois le fils incestueux et non Adolf.

En revanche, si Maria Anna avait conçu Alois avec Johann Nepomuk, la thèse de Himmler se trouvait étayée, et de manière significative ! En effet Klara Poelzl, la jeune femme qui allait devenir la troisième épouse d'Alois et la mère d'Adolf Hitler, était aussi la petite-fille de Johann Nepomuk. Et si Alois était bien le fils de Nepomuk, alors Klara n'était autre que la nièce d'Alois. Un oncle et sa nièce, Alois et Klara, avaient donc conçu notre Führer. L'hypothèse était intéressante et je savais plus ou moins comment l'enjoliver aux yeux de Heini. Mon scénario final était empreint d'un certain parfum charnel. Je déclarai que Maria Anna Schicklgruber et Johann Nepomuk Hiedler avaient conçu Alois un jour où elle revenait d'une visite à Graz. Nepomuk, qui habitait Spital, se trouvait ce jour-là en visite à Strones et était allé se rouler dans le foin avec Maria Anna. Elle tomba enceinte aussitôt. Nepomuk ne pouvait pas se renseigner sur cette grossesse car l'acte sortait de l'ordinaire. Mais elle lui avait affirmé dès qu'elle avait repris son souffle : « Tu m'as fait un enfant. Je le jure. Je le sens ! »

Selon les justifications prévues dans mon scénario, Johann Nepomuk était amoureux de sa femme, il aimait ses trois filles et n'aurait jamais abandonné son foyer. Néanmoins il était prêt à comprendre le point de vue de Maria Anna. C'était un homme honnête. Il incita donc celle-ci à dire à ses parents qu'elle recevait de l'argent de Graz mais il s'engagea, lui, Johann Nepomuk, à lui verser régulièrement de l'argent pour l'enfant à naître. Elle affirma donc à sa famille que ces versements mensuels provenaient de

Graz, même si personne ne vit jamais la moindre enveloppe.

Si Maria Anna s'accommoda de la situation, comment aurait-elle pu s'en satisfaire ? Au bout de cinq ans, elle annonça à Nepomuk qu'elle allait avouer la vérité. Elle se sentait humiliée, lui dit-elle, de devoir regarder en face les femmes de Strones chaque fois qu'elle sortait de chez elle en tenant par la main un gamin de cinq ans.

Nepomuk suggéra que son frère aîné, Georg, s'installe chez elle et lui tienne lieu d'époux. Nepomuk n'aimait pas son frère et celui-ci le lui rendait bien, mais pour un poivrot une nouvelle source de revenus est pain bénit. J'exagère à peine. Georg épousa Maria Anna pour sa pension et se réjouit de savoir qu'elle provenait de Nepomuk qui devait trimer encore plus dur dans ses champs pour gagner ce supplément d'argent. Savoir que c'était le dur labeur de son frère cadet qui servait à financer son vice constituait pour Georg un plaisir rare. Il avait un mauvais fond. Un méchant homme doublé d'un raté.

Maria Anna, enfin mariée, voulait un époux prêt à affirmer qu'il était le père d'Alois, cependant Georg ne tarda pas à lui faire savoir qu'elle se mêlait d'un problème qui mettait en cause son honneur. Il lui était arrivé au cours de certaines de ses nombreuses fiestas d'expliquer à l'un ou l'autre de ses compagnons de beuverie la seule raison de son mariage – mais pour l'argent, imbécile ! –, raison de plus pour ne pas se ridiculiser en légitimant ce morpion dont tout le monde savait que ce n'était pas le sien. Il était certes un poivrot et un raté, mais pas un cocu. Que ce bâtard reste bâtard !

Telle fut la légende que je servis à Himmler. Elle était étayée par les témoignages que j'avais recueillis auprès des rares habitants de Strones très âgés et qui étaient nés avant la mort de notre poivrot Johann Georg Hiedler, en 1857. Les éléments, si on regardait

de près, étaient trop flous pour garantir la véracité de l'histoire mais ils furent suffisants car Himmler en appréciait les conclusions. Je lui avais fourni une histoire familiale selon laquelle le Führer n'avait pas une goutte de sang juif et où son père et sa mère, l'oncle et la nièce, étaient liés par le sang. J'avais ainsi réussi à présenter Adolf Hitler comme le fruit d'un inceste au premier degré.

Himmler eut cette remarque triomphante : « Voilà l'explication la plus évidente de l'incroyable bravoure et de la force morale de notre Führer. Je vous ai souvent expliqué qu'une mort prématurée ou de graves malformations sont le résultat le plus fréquent des incestes au premier degré, mais une fois encore le Führer a su faire preuve de son éclatante capacité de résistance. Le Génie et la Volonté, ces caractéristiques de son tempérament, proviennent de la concentration unique provoquée par l'inceste au premier degré, même s'il se produit entre collatéraux. Nous avons la chance extrême d'être les bénéficiaires de ce résultat triomphal. Les gènes paysans de notre Führer se sont triomphalement synthétisés pour produire son génie transcendant. »

Himmler ferma alors les yeux, se pencha en arrière et exhala un lent soupir. On aurait dit qu'il voulait chasser de ses poumons un air malsain. « Je ne reviendrai pas sur ce sujet, poursuivit-il à voix basse, mais l'inceste entre parents rapprochés présente de graves dangers. Il a fallu toute la Volonté du Führer pour surmonter une telle situation. [Je mets une majuscule à Volonté tant Himmler employait ce mot avec révérence.] Je suis convaincu que, dans le monde d'esprits sacrés qui nous entoure, il en existe que l'on pourrait à juste titre qualifier de mauvais. Il est même possible que les plus maléfiques de ces esprits se soient concentrés dans une entité qu'autrefois on appelait Satan. Cette incarnation, si elle existe, doit s'intéresser de près aux incestes entre

parents proches. Comment le Mal en personne ne chercherait-il pas à détourner à son profit les capacités exceptionnelles qui résultent de la concentration du potentiel génétique voulu par Dieu ? Offrons donc à Herr Hitler le pouvoir absolu. Mais lui a réussi, j'ose le dire, grâce à sa Vision à tenir tête au Diable lui-même. »

Ce que Himmler ne soupçonnait pas, c'est que ses remarques étaient bien plus fondées qu'il ne le pensait. L'ironie de la chose est que j'avais cru lui fournir une légende fautive alors qu'en réalité l'histoire que j'avais élaborée à partir d'hypothèses à peine plausibles était la vérité. C'était bien Johann Nepomuk Hiedler qui payait la pension et Alois Schicklgruber était son fils caché. L'ironie du sort va plus loin puisque le fils d'Alois, Adolf Hitler, n'était pas seulement le fruit d'un inceste au premier degré entre collatéraux mais avait été conçu au cœur même de l'inceste consanguin. La nièce, Klara Poelzl, qui allait devenir la troisième épouse d'Alois et la mère d'Adolf Hitler, n'était pas seulement la femme d'Alois mais aussi sa fille, et ce point, je vais l'éclairer.

Tenir un tel engagement suppose que j'élargisse le champ de mon récit et que j'entame une histoire familiale à la manière d'un romancier traditionnel de la vieille école. Je vais lire dans les pensées de Johann Nepomuk mais aussi rapporter bien des sentiments éprouvés par Alois Hitler, par ses trois épouses et par leurs enfants.

En tout cas, nous en avons fini avec Maria Anna Schicklgruber. Cette mère infortunée mourut en 1847 à l'âge de cinquante-deux ans, dix ans après la naissance d'Alois. La cause officielle de sa mort fut « Phtisie provoquée par une hydropisie pulmonaire », une consommation foudroyante qu'elle avait contractée après avoir passé les deux derniers hivers à dormir dans la mangeoire du bétail. La cause subsidiaire, ce fut la rage. Vers la fin de sa vie, elle repensait souvent à sa vigueur d'autrefois, lorsqu'elle avait dix-neuf ans et que tout le monde admirait sa belle voix quand elle chantait en soliste dans la chorale paroissiale de Doellersheim. À présent, après avoir subi la perte de ses illusions pendant trois maudites décennies, elle débordait de toute cette colère dont Georg lui avait fourni des occasions supplémentaires au cours de leur vie commune hasardeuse. Comme bien des ivrognes avant lui, il réussit à contredire l'opinion largement admise selon laquelle il allait

mourir jeune. Il parvint à tenir bon dix ans après le décès de sa femme. La boisson n'avait pas seulement été son démon mais aussi sa chère panacée pour devenir, seulement à la fin, son bourreau. Il mourut subitement. On parla d'apoplexie. Il ne s'était jamais soucié d'entretenir des relations avec Nepomuk ou Alois, et personne ne le regretta ; à l'époque, Alois avait vingt ans et travaillait à Vienne.

D'ailleurs, celui-ci n'avait pas non plus été très affecté par la mort de sa mère. Le trajet à pied était long entre Spital, où il vivait avec Johann Nepomuk, sa femme et les trois filles de la famille Hiedler, et Strones, et il en avait presque oublié l'existence de Maria Anna. Il se sentait heureux dans sa nouvelle famille. Au début, les filles de Nepomuk, Johanna, Walpurga et Josepha, âgées alors de douze, dix et huit ans, avaient été ravies d'avoir un frère de cinq ans et l'avaient accueilli avec joie dans leur chambre. Spital était plus qu'un simple hameau, c'était un vrai village où une ligne de démarcation commençait à se dessiner entre les gens prospères et les pauvres. Un fermier pouvait même y être considéré comme un homme à l'aise, du moins dans son village. Il y en avait quelques-uns à Spital et Johann Nepomuk était le premier d'entre eux. Sa femme, Eva, était une bonne maîtresse de maison. Elle était douée de sens pratique. Elle soupçonnait peut-être Nepomuk d'être plus que l'oncle du garçon mais elle ne pouvait pas oublier la déception qu'elle avait lue dans son regard chaque fois qu'elle avait donné naissance à une fille. Tout bien considéré, c'était probablement une excellente chose d'avoir un garçon à la maison. Elle avait décidément le sens pratique.

Et Alois était chéri ! Par son père, par les filles et même par Eva. Il était joli garçon et, comme sa mère, doué pour le chant. En grandissant, il montra qu'il était parfaitement capable de travailler aux champs. Johann Nepomuk envisagea même pendant un cer-

tain temps de lui léguer sa ferme mais le garçon ne tenait pas en place. Il ne serait pas toujours là pour régler les problèmes imprévus quels qu'ils soient, graves ou pas, qui surviendraient dans le cours des tâches quotidiennes. Johann Nepomuk avait un tel attachement à son travail que, à certains moments, dans ses bons jours, il avait l'impression de percevoir les murmures de la terre. Il se sentait mal à l'aise en fin d'après-midi lorsque de longs silences empesaient l'atmosphère mais, le soir, ses rêves étaient souvent illuminés par une vision merveilleuse. Tout ce qu'il possédait, les champs, les étables, le bétail, la grange, se transformait en une créature unique et exigeante, comme une femme, mystérieuse, envoûtante, parfumée, vorace, réclamant toujours plus d'affection et le vidant progressivement de toute son énergie. Il se réveillait alors pleinement convaincu qu'il ne pourrait jamais céder la ferme à Alois. Alois était le fils de la femme du rêve. Il renonça donc à cette idée. Il le fallait bien. Sa femme aurait été furieuse devant un tel cadeau. Elle voulait assurer l'avenir de ses filles et l'on ne pouvait guère espérer tirer de la ferme plus de deux dots convenables.

Au fil des ans, de nouvelles difficultés surgirent à propos de ces dots. La première à se marier, l'aînée Johanna, ne reçut qu'une petite part des terres. Il est vrai qu'elle avait choisi pour époux un homme pauvre, un fermier travailleur mais malchanceux dénommé Poelzl. Quand vint le moment de doter sa deuxième fille, Walpurga, déjà âgée de vingt et un ans, Nepomuk dut se montrer plus généreux. Le futur époux, Joseph Romeder, était un solide gaillard qui venait d'une ferme prospère située à Ober-Windhag, le village voisin, et les discussions sur le montant de la dot de Walpurga furent particulièrement âpres. Nepomuk finit par céder la meilleure part de ses terres, ce qui ne laissait qu'une modeste parcelle pour la troisième fille, Josepha, malade et toujours céli-

bataire. Pour Eva et lui, il conserva une jolie maisonnette au milieu d'un verger à la limite de ce qui était désormais les terres de Romeder. Le modeste logis du verger lui suffisait, il était prêt à prendre sa retraite. Les négociations sur le montant de la dot avaient été si longues et si serrées que la cérémonie de transfert des terres fut un événement aussi considérable que le mariage qui venait d'avoir lieu.

Nepomuk emmena son gendre faire le tour de la propriété en suivant ses limites et s'arrêta devant chaque borne qui marquait la séparation entre ses champs et les terres du voisin. Et il lui dit : « Et s'il t'arrive un jour de cueillir un fruit dans le verger de cet homme, même un fruit tombé à terre, puisses-tu t'échiner sous un ciel hostile. » Après quoi il donnait une taloche à Joseph Romeder. À chacune des huit bornes qui marquaient les limites de ses terres il répéta le même rite. Johann Nepomuk se sentait accablé par un malheur qui lui pesait sur les épaules comme un poids mort. Ce n'est pas tant la perte de sa ferme qu'il déplorait que l'absence d'Alois. Son cher fils adoptif Alois n'était pas là parce que, trois ans auparavant, Johann Nepomuk l'avait chassé alors qu'il avait treize ans et que Walpurga en avait dix-huit. Il les avait surpris dans la grange, couchés dans le foin, et n'avait pu s'empêcher de repenser à cette autre grange où il s'était roulé dans la paille avec Maria Anna, le jour où Alois avait été conçu. Le souvenir glorieux de ce rapport amoureux avec Maria Anna Schicklgruber ne l'avait jamais quitté. Il n'avait connu que deux femmes dans sa vie, Maria était la seconde et pour lui elle n'était pas une fille de ferme mal dégrossie prête à trousseur son jupon pour rouler dans le foin mais une Madone auréolée des rayons du soleil, une image qu'il avait découverte sur un vitrail de l'église de Spital. Cette image ne manquait pas d'aggraver le poids du péché dont il s'estimait coupable. Il vivait en état de sacrilège, il en était cons-

cient, et cependant il ne pouvait s'empêcher de retrouver l'image du visage de Maria Anna sur le vitrail. C'était là une bonne raison de ne pas aller se confesser trop souvent et, quand il devait le faire, il s'inventait de faux péchés, bien graves. Il s'accusa même une fois d'avoir forniqué avec la jument de la ferme alors qu'il n'avait jamais commis un tel acte, d'ailleurs on ne peut avoir de relations sexuelles avec un grand cheval quand on est trop petit. Le prêtre lui demanda combien de fois il avait commis ce péché.

« Une seule fois, mon Père.

— Quand cela s'est-il produit ? Il y a longtemps ?

— Des mois, plusieurs mois je crois.

— Et que ressentez-vous quand vous travaillez à présent avec cet animal ? Avez-vous encore les mêmes pulsions ?

— Non, plus jamais. J'ai honte de moi. »

Le prêtre qui avait un certain âge n'avait plus grand-chose à apprendre sur les paysans et il sentait bien que Nepomuk lui mentait. Pourtant il aimait mieux penser que l'histoire était vraie parce que pratiquer la sodomie avec un animal constituait certes un péché mortel tout comme l'adultère ou l'inceste, mais moins grave, selon lui. Aucun rejeton ne pouvait naître d'un tel acte. Aussi continua-t-il d'accomplir le rite sans poser d'autres questions.

« Vous vous êtes souillé en tant que fils de Dieu, dit-il à Nepomuk. Vous avez commis un grave péché de luxure. Vous avez violenté un animal innocent. Pour pénitence vous direz cinq cents Notre-Père et cinq cents Je vous salue Marie. »

C'était la même pénitence que celle qu'avait donnée le curé un peu plus tôt le matin même à un écolier qui s'était sournoisement masturbé en classe après s'être craché dans la main (un acte vraiment discret !) pour ensuite essuyer sa salive et son sperme dans les cheveux du camarade placé devant lui, un gamin plus jeune.

Par la suite Johann Nepomuk se contenta de confesser toujours au même prêtre qu'il lui venait de temps en temps des idées lubriques à propos de la jument mais qu'il se gardait bien de passer à l'acte. Cela réglait le problème de la confession, mais l'absence continuelle d'Alois plongeait Johann Nepomuk Hiedler dans les affres d'un amour frustré. Il avait pleuré comme un patriarche biblique et déchiré sa chemise quand il avait trouvé son fils et sa fille ensemble dans la paille. Il savait qu'il venait de perdre le garçon. Le flambeau qui avait brillamment éclairé chacun de ses jours, ce jeune visage plein de vie, devait disparaître. À la grande surprise des femmes de la maison, Alois fut envoyé le soir même chez un voisin et mis le lendemain matin dans la diligence pour Vienne.

Nepomuk ne dit pas la vérité à Eva. À présent ce n'était pas nécessaire puisque Walpurga, selon les ordres stricts donnés par son père, fut cloîtrée à la maison pendant les trois années qui suivirent. Le mariage de la jeune fille avec Romeder fut un mariage arrangé, il n'était pas question que les fiancés se fassent la cour. Pourtant Eva, aussi pointilleuse sur la chasteté de ses filles qu'un sergent instructeur passant sa section en revue avant un défilé, continuait à harceler Nepomuk pour qu'il autorise Walpurga à aller se promener le dimanche avec une amie.

« Non, répondait Nepomuk, elles iraient toutes les deux se promener dans les bois et les garçons ne manqueraient pas de les suivre. »

Le jour où il arpenta les limites de son domaine avec Romeder, il se sentait accablé chaque fois qu'il frappait le mari de sa fille. Quelle injustice il commettait à l'égard de son nouveau gendre. Du coup, il le tapait encore plus fort. Ce mariage était fondé sur un mensonge. Il ne fallait donc surtout pas empiéter sur les possessions des voisins. Ce serait un sacrilège contre la terre. Oh, comme Nepomuk déplorait l'absence de son fils !

Alois prospéra à Vienne. Grâce à sa bonne mine et à son air avenant, il fut embauché dans une boutique qui fabriquait des bottes pour les officiers de cavalerie. Il servait à présent des jeunes gens qui se déplaçaient dans la vie comme si leur corps, leur uniforme, leurs décorations, leurs chaussures et même leur âme étaient faits d'un matériau exceptionnel. Ils étaient si fiers de leur tournure que cela donna à réfléchir à Alois. Ces hommes, remarqua-t-il, semblaient parfaitement à l'aise en compagnie des dames élégantes qu'ils escortaient. Le dimanche, il prenait beaucoup de plaisir à les regarder se promener. L'idée l'effleura un moment que, s'il rencontrait une jeune modiste, ils pourraient ouvrir une boutique où de jeunes couples de la société la plus chic et la plus huppée viendraient main dans la main acheter des bottes merveilleuses et des chapeaux à la mode. C'est le seul projet commercial qui l'occupa pendant des années, mais il aimait caresser ce rêve car les belles dames l'inspiraient. Il aimait les jeunes femmes. Il avait eu tant de satisfaction à jouer avec ses cousines qui, à vrai dire, mais Nepomuk était le seul à le savoir, étaient en fait ses demi-sœurs.

Il ne rencontra pas de jeune modiste et renonça à cette idée pour une autre bien meilleure. Il ne pourrait jamais devenir officier de cavalerie, il fallait pour

cela être né dans le bon milieu alors qu'il venait d'un endroit où l'on était beaucoup plus compétent sur le comportement des porcs que sur la question de savoir de quelle fragrance un homme devait parfumer son mouchoir. Alois n'allait pas rêver de l'impossible. Mais il était sûr d'une chose, il était capable de trouver sa place à Vienne. Aucun de ses compatriotes d'autrefois à Spital n'avait su s'adapter aussi bien que lui. Il comprit donc assez vite quelle était son ambition. Il voulait exercer une profession respectable, être admiré pour son allure et son intelligence. Il était loin d'être bête, de cela au moins il était sûr.

À l'âge de dix-huit ans, après cinq années passées chez le bottier, il posa sa candidature auprès du ministère autrichien des Finances pour un poste au service des Douanes et il fut accepté. Cinq ans plus tard, il était parvenu à s'élever au rang de Finanzwache Oberaufseher (surveillant général des finances), ce qui en fait équivalait au grade de caporal, mais l'uniforme avait déjà de l'allure et d'ailleurs cela prenait habituellement dix ans pour atteindre un tel niveau, surtout quand on intégrait le service sans avoir de relations.

Il avait plusieurs fois écrit à Johann Nepomuk pour le tenir au courant de l'avancement de sa carrière et enfin, en 1858, il obtint une réponse. La plus jeune des filles, Josepha, était morte, c'était un coup terrible pour la famille et Nepomuk laissait entendre qu'il aimerait bien avoir la visite d'Alois.

En 1859, celui-ci retourna donc à Spital. Il paraissait exceptionnellement grand pour un homme de taille moyenne. Aux yeux de la famille, il avait un air autoritaire. On aurait vraiment dit qu'il était bien né.

Johann Nepomuk ne mit pas longtemps à comprendre qu'il avait fait une grave erreur en invitant Alois à venir, mais il était à présent aussi courbé qu'un arbre qui a dû trop longtemps subir des vents trop violents. Il portait douloureusement en lui la

mort de Josepha comme l'entaille d'un coup de hache. Il se sentait trop épuisé pour surveiller Alois.

Et puis que pouvait-il faire ? Johanna, la fille aînée qui avait sept ans de plus qu'Alois, avait été mariée à l'âge de dix-huit ans et depuis onze ans elle était fidèle à son mari qui la maintenait enceinte en permanence. Elle avait été jolie. À présent, elle avait les mains et les pieds abîmés et les traits marqués après avoir eu six enfants dont deux seulement avaient survécu.

Le caractère joyeux de Johanna, qui avait disparu depuis longtemps, se raviva à la vue d'Alois. Il avait été son chéri quand il était arrivé à la maison. Elle aimait câliner le petit garçon de cinq ans chaque fois qu'elle le prenait dans son lit pour dormir. Pendant des années, jusqu'à son départ, elle adorait lui tirer les cheveux, l'embrasser sur la joue et même une fois, alors qu'il avait huit ans et qu'elle en avait quinze, ils avaient commencé à se vautrer ensemble dans le foin de la grange en faisant semblant de se battre. Mais il n'avait que huit ans et rien ne se produisit.

Cette fois-ci, ce fut différent. À la première occasion, ce fut d'ailleurs la seule qui se présenta, il perpétua la tradition paternelle des sauvages parties de jambes en l'air dans le foin et Klara Poelzl fut conçue. Johanna n'eut pas le moindre doute. Chaque fois, elle avait su le moment précis où Johann Poelzl lui avait fait un enfant. Là, l'affaire était autrement importante. Ce fut un véritable bouleversement qui la traversa. « Tu m'as fait éprouver ce que je n'avais jamais éprouvé auparavant », dit-elle quand ils en eurent fini. À la naissance de Klara, Johanna lui adressa une lettre qu'il reçut alors qu'il était en train de préparer soigneusement l'examen qui devait lui permettre de devenir Finanzwache Respizient, le plus haut grade existant dans les rangs inférieurs du service des Douanes. Il avait donc autre chose à faire que de pen-

ser à Spital. Pourtant la lettre ne le quitta plus pendant des années. Elle consistait en seulement trois mots (trois mots que Johanna s'était sentie capable d'écrire correctement) et il la relut bien souvent. « *Sie ist hier* », avait écrit Johanna, tellement fière de cet événement considérable (même si elle n'avait pas signé), et ce « Elle est là » s'inscrivit dans le cœur d'Alois, même si son esprit était plutôt occupé par sa carrière. À la vérité, il n'aurait même pas fait l'amour avec Johanna au cours de cette visite s'il n'avait pas déjà eu des rapports avec Walpurga bien des années auparavant et avec Josepha un an plus tôt, Josepha, sa préférée quand il avait douze ans (âge de sa première expérience), de sorte qu'il se sentait comme moralement obligé de faire l'amour avec la troisième des sœurs. Combien d'hommes peuvent se vanter d'avoir connu trois sœurs aussi intimement ?

De tels exploits lui permettaient de s'évaluer lui-même en se comparant aux autres fonctionnaires subalternes de l'inspection des Finances. Il effectuait une carrière remarquable pour un jeune homme pourvu d'une éducation aussi limitée. Ainsi, dans les quatre ans qui suivirent, il eut une autre promotion et encore une autre en 1870 quand il parvint à se hisser à l'âge de trente-deux ans jusqu'au corps de la Perception des Douanes. En 1875, il était devenu inspecteur titulaire et faisait suivre sa signature sur tous les documents officiels de son titre et de son adresse dans toute leur majesté : « Fonctionnaire de Première Classe des Douanes Postales Impériales à la Gare Principale, Simbach, Bavière. Résidence, Braunau, Linzerstrasse. »

Tout au long de son ascension vers les plus hautes fonctions accessibles à un homme de sa condition, il ne renonça jamais à son goût immodéré des femmes. Le grand principe de la bureaucratie autrichienne était l'efficacité au travail, plus vous étiez efficace, moins on était regardant sur les écarts de conduite

de votre vie privée. Il prit la règle au pied de la lettre. Dans ce temps-là, quel que soit le lieu de son affectation, il logeait à l'hôtel. Toujours sûr de lui, il ne tardait pas à entreprendre la conquête des bastions les moins défendus, à savoir les cuisinières et les femmes de chambre du lieu. Quand il avait eu à son tableau de chasse toutes les femmes disponibles, il allait s'établir dans un autre hôtel de bonne taille. Pendant les quarante ans que dura sa carrière, il changea fréquemment de résidence. À Braunau, par exemple, il déménagea douze fois. Ces femmes n'étaient certes pas assez élégantes pour se promener avec des officiers de cavalerie mais cela ne le gênait pas, pas du tout ! Les femmes élégantes, avait-il en fin de compte décidé, étaient trop compliquées, assurément, tandis que bonnes et cuisinières étaient reconnaissantes de l'attention qu'il leur portait et ne faisaient pas d'histoires quand il les abandonnait.

En 1873, il épousa une veuve. Ayant acquis un certain flair pour évaluer la position sociale de toute femme qui prétendait passer pour une dame – son métier requérait une certaine capacité dans ce domaine –, il n'eut pas à regretter son choix. Bien sûr, il avait trente-six ans tandis que la veuve en avait déjà cinquante, mais il avait pourtant des raisons de l'estimer. Elle venait d'une famille aisée. Elle n'était pas particulièrement séduisante mais était la fille d'un fonctionnaire du Monopole des Tabacs des Habsbourg qui fournissait une partie des revenus de la Couronne et le montant de sa dot était rondelet. Ils vivaient confortablement, disposant d'une domestique. Le salaire d'Alois était à cette époque élevé, le proviseur du principal lycée de Braunau ne gagnait pas davantage. À mesure que son rang social s'élevait, son uniforme gagnait en galons dorés et en boutons plaqués or, son bicorne pouvait désormais officiellement s'orner d'une élégante broderie. Sa moustache était digne de celle d'un noble hongrois et il affichait un

air conquérant. Au bureau des Douanes, les employés étaient priés de ne s'adresser à lui qu'en employant son titre au complet. Avec tout cela il avait pris du poids. Peu de temps après son mariage, et sur l'insistance de sa femme, il se rasa la moustache et se laissa pousser des rouflaquettes. Il les entretenait avec tant de soin qu'elles devinrent vite aussi imposantes que l'entrée fortifiée d'un château. À présent, non seulement il avait l'air d'un fonctionnaire des Douanes au service des Habsbourg mais il ressemblait à François-Joseph en personne !

Il était devenu un véritable sosie de l'empereur, affichant fièrement le sens du devoir et de l'effort sur son visage impérial.

Sa femme, Anna Glassl-Hoerer, avait cependant perdu tout attrait à ses yeux. La désillusion était survenue après environ deux ans de mariage, lorsqu'il avait découvert qu'elle aussi était orpheline et avait été adoptée. De son côté, elle avait perdu toute considération pour lui depuis que, fatigué d'inventer des histoires à propos d'un prétendu Herr Schicklgruber, son père fabuleux, il avait fini par avouer qu'un tel homme ne figurait pas en tant que géniteur au registre d'état civil et qu'à sa place il y avait seulement un blanc.

Elle entreprit de mener campagne. Alois devait récupérer son nom de famille. Sa mère, après tout, avait été mariée. Comment ne pas interpréter cela comme la preuve que Johann Georg Hiedler était son père ? Alois savait bien que l'hypothèse était peu vraisemblable, mais à partir du moment où Anna Glassl en faisait toute une affaire, il n'était pas opposé au projet. Il n'avait jamais eu finalement le privilège de porter son nom de famille et Anna Glassl n'avait pas forcément tort quand elle estimait que sa carrière, malgré ses brillants succès, avait dû composer quotidiennement avec les sonorités du nom de Schicklgruber.

Il se rendit de Braunau à Spital en passant par Weitra pour voir si Johann Nepomuk accepterait de l'aider. Le vieil homme, qui avait alors atteint soixante-dix ans, se méprit. Quand Alois lui dit qu'il voulait porter le nom qui lui revenait, Hiedler, Johann Nepomuk fut saisi d'un violent accès de honte. Il crut que c'était lui qu'on désignait comme le père. Il s'apprêta à faire valoir après tout ce temps ce qu'allaient penser les deux filles mariées qui lui restaient (sans parler de sa femme Eva), comment pourrait-il reconnaître qu'il était le père d'Alois ? Il n'eut pas le temps de formuler ces excuses. À la dernière seconde, il comprit qu'Alois demandait simplement que Johann Georg soit déclaré comme son père. Du coup, les vieillards étant aussi enclins que les jeunes filles à passer en un instant d'un extrême à l'autre, il éprouva une violente colère contre Alois. Son propre fils ne voulait pas que lui, Johann Nepomuk, soit reconnu comme son père. Il lui fallut encore un instant pour admettre que Georg, ayant été marié avec Maria Anna, était le seul qui pût jouer un rôle légal dans cette affaire.

À bord d'une carriole tirée par deux vieux chevaux, il partit avec Alois, Romeder et deux voisins qui avaient accepté de servir de témoins. Ils parcoururent toute la distance de Spital à Strones et poussèrent quelques lieues plus loin jusqu'à Doellersheim, ce qui représentait un voyage de presque quatre heures sur une voie charretière étroite et sinueuse souvent encombrée de branches et parfois même d'arbres abattus mais encore relativement épargnée par la boue en cette journée d'octobre. (S'il y avait eu de la boue, il aurait fallu huit heures.) À l'arrivée, Johann Nepomuk se trouva face à face avec précisément ce prêtre dont il n'avait aucune envie de se souvenir. Il était très vieux à présent, tout rabougri, mais c'était bien ce prêtre qui l'avait tancé pour avoir eu des relations charnelles avec la vulve d'une jument.

Les deux hommes gardaient ce souvenir bien vivant même s'ils n'en laissèrent rien paraître. Ils étaient tous là pour une affaire précise, Alois, Nepomuk, Romeder et les deux témoins qu'on avait emmenés de Strones. Alois était le seul à savoir écrire, les autres signèrent donc le document d'une triple croix. Ils déclarèrent avoir bien connu Georg Hiedler et l'avoir entendu de vive voix et à plusieurs reprises admettre qu'il était bien le père de cet enfant. La mère disait la même chose. Ils l'affirmèrent sous serment.

Le prêtre était conscient que, du point de vue légal, la procédure laissait à désirer. La crainte de Dieu avait fait trembler la main de chacun des témoins au moment d'apposer leurs croix. L'un d'entre eux, Romeder, le gendre, devait avoir à peine cinq ans lorsque Maria Anna était morte. Et bien sûr, elle serait allée tout raconter à un gamin de cinq ans ! De plus, Johann Georg était lui aussi décédé depuis longtemps. Dans un cas aussi douteux, il aurait fallu procéder de manière plus prudente.

Mais le prêtre fit ce qu'il avait fait pendant des années, il certifia le document sans cesser de sourire de sa vieille bouche édentée. Il savait parfaitement qu'ils mentaient tous.

Il se garda bien toutefois de dater l'acte. Sur la page jaunie du vieux registre paroissial, à la date du 1^{er} juin 1837, il raya la mention « illégitime », inscrivit le nom de Johann Georg dans l'espace qui jusque-là était resté en blanc et sourit de nouveau. Légalement, le document était discutable mais c'était sans importance. Quelle autorité ecclésiastique de Vienne viendrait reprocher cette altération ? Le mot d'ordre était d'encourager les reconnaissances de paternité, même quand elles intervenaient très tardivement. Dans certains districts d'Autriche, le taux de naissances illégitimes atteignait les quarante pour cent. Sur ces quarante, pouvait-on espérer seulement que la

moitié ne fût pas due à un de ces inavouables problèmes familiaux ? Le prêtre qui désapprouvait ces procédures peu sérieuses, même s'il était amené à les accepter, prit soin de ne pas mentionner son nom par écrit. Si les choses tournaient mal, il pourrait toujours désavouer le document.

Il inscrivit donc le nom de chaque témoin à sa guise dans la mesure où l'orthographe variait d'une province à l'autre – raison pour laquelle Hiedler finit par devenir Hitler.

À présent qu'Alois portait son nouveau nom, il décida de s'arrêter une heure à Spital au lieu de continuer dans la carriole de Nepomuk jusqu'à la station de chemin de fer de Weitra. Avoir changé le nom de Schicklgruber contre celui de Hiedler lui était si agréable qu'il se sentait monter une délicieuse sensation dans la région du bas-ventre. C'était là un des dons que la nature lui avait octroyés, il le savait par expérience depuis longtemps. Il était aussi rapide qu'un chien de chasse pour flairer une odeur de femme dans le voisinage.

Était-ce Johanna qui avait mis ses sens en alerte ? Elle habitait près de chez son père et Alois aperçut à ce moment une femme qui l'observait par la fenêtre. Non, décidément ce ne pouvait pas être Johanna. Cette femme avait l'air encore plus vieille que la sienne. Du coup, il n'était plus si pressé d'aller lui rendre visite.

Ses pas le conduisirent pourtant jusqu'à la porte. Une fois de plus, son flair ne l'avait pas trompé. Sur le seuil c'était bien Johanna, prématurément vieillie, mais à ses côtés se tenait une jeune fille de seize ans. Elle était aussi grande que lui, avait un joli visage séduisant, modeste, harmonieux, encadré d'une abondante chevelure noire, et elle avait les yeux les plus bleus qu'il eût jamais vus. Ils étaient aussi bleus que l'éclat d'un gros diamant qu'il avait admiré un jour exposé derrière la vitrine d'un musée.

Dès qu'il réussit à se dégager des robustes embrasades de Johanna et de la série de baisers baveux mais chastes dont elle lui barbouilla la bouche, il ôta son bicorne et s'inclina. « C'est ton oncle Alois, dit Johanna à sa fille. Un homme merveilleux. » Elle se retourna vers lui et ajouta : « Tu as l'air plus en forme que jamais et tu as encore gagné du galon on dirait. » Puis en attirant sa fille vers elle, elle ajouta : « Voici Klara. »

Johanna se mit à pleurer. Klara était son septième enfant. Des six autres, quatre étaient morts, une était bossue et son fils, alors âgé de dix-neuf ans, l'aîné des survivants, souffrait de consommation. « Dieu ne cesse jamais de nous punir de nos péchés », dit-elle, et Klara l'approuva.

Alois n'avait pas vraiment envie d'entendre parler de Dieu. S'il restait trop longtemps en Sa compagnie, le Molosse en lui se mettrait à gémir de honte. Il préférait envisager l'idée qu'il allait faire plus ample connaissance avec sa nièce.

Il partit se promener en dehors du village avec la mère et la fille. Ils allèrent vers la partie des terres de Nepomuk qui appartenaient désormais au mari Johann Poelzl, lequel, Alois n'en fut guère surpris, n'avait pas le moindre air de famille avec la belle Klara aux yeux si bleus. Poelzl avait des yeux gris ternes, un visage ridé dont les plis comme le nez s'affaissaient tristement. Il n'espérait plus manifestement, comme autrefois, connaître un jour ou l'autre la prospérité grâce à ses qualités d'honnête paysan. Alois ne s'attarda pas. Poelzl avait l'air de quelqu'un qui a encore quantité de corvées à faire. Il y avait ce jour-là, éparpillés dans les rangs de chaume, des épis de blé oubliés qui n'étaient pas encore complètement pourris et pouvaient servir à nourrir les porcs, et Poelzl se tenait là, se balançant d'un pied sur l'autre comme si deux minutes de conversation supplémentaires allaient laisser aux épis le temps de se gâter

pour de bon. La vue de l'uniforme d'Alois et de son évidente prospérité le mettait aussi mal à l'aise, et son humeur ne s'améliora guère lorsque Alois fit remarquer que son épouse, de santé fragile, avait besoin d'une femme de chambre pieuse et bien éduquée. Est-ce que par hasard, sans vouloir brusquer les choses, Klara ne serait pas la bonne personne ?

Poelzl pouvait difficilement dire non quand il apprit la somme que Klara serait en mesure d'adresser à ses parents. De l'argent indépendant du résultat des récoltes constituait la meilleure des moissons et... comme toujours, il en avait bien besoin. L'autre solution consistait à emprunter encore de nouvelles sommes d'argent à son beau-frère Romeder ou à son beau-père Nepomuk, et ce n'était pas très agréable. Il entendait déjà les reproches de sa belle-famille. Le caractère de sa femme Johanna était devenu tellement amer qu'il se disait souvent (en son for intérieur) qu'elle devait avoir du vinaigre à la place du sang. Quant au soupir que ne manquerait pas de pousser Romeder en lui apportant quelques couronnes, il préférerait ne pas l'entendre. Pas plus que les conseils qu'allait lui donner Nepomuk. Tout cela était une insulte à son bon sens. On pouvait parfaitement être un bon paysan doué pour l'agriculture et être victime de la malchance. Est-ce qu'il lui fallait pour autant être pénalisé une deuxième fois en devant subir les avis des autres après avoir déjà eu à supporter de maigres récoltes de ses terres ? Il accepta donc que Klara aille travailler pour son oncle Alois, mais au fond de lui il était tenaillé par l'amertume la plus frustrante : une colère qui a perdu toute sa chaleur.

Une semaine après qu'Alois eut regagné son poste à Braunau, Klara vint le rejoindre avec une petite malle contenant sa modeste garde-robe et les quelques objets qui lui appartenaient.

Alois et Anna Glassl occupaient trois pièces dans l'un des meilleurs hôtels de Braunau, la Gasthaus Streif. Ils disposaient aussi pour Klara d'une petite chambre au dernier étage, là où logeaient femmes de chambre et employés.

Pendant un moment, Alois caressa l'idée séduisante qu'il pourrait passer un peu de temps là-haut avec Klara, mais sa nièce ne se montra pas très accueillante, du moins pas exactement. Il était évident pour tout le monde, y compris pour sa femme, que Klara était pétrifiée de respect pour son oncle si exceptionnel, mais Anna Glassl ne paraissait pas s'en formaliser, du moins pour l'instant ! La jeune fille poussait la piété jusqu'à un degré qui aurait semblé incompréhensible pour qui n'aurait pas su que la mort était son plus proche parent. Il y avait dans ses yeux bleu pâle des éclats qui parlaient des anges, les anges divins et les anges déchus. Son visage était si innocent qu'on était en droit de se demander ce qu'honnêtement elle pouvait connaître aux anges déchus, sinon par ce sixième sens qui nous apprend que les démons rôdent à nos portes comme des papillons de nuit. Même les innocents n'aiment pas toujours rêver des morts.

Alois devait aussi envisager d'autres issues douteuses, par exemple que le portail de la chasteté de Klara

ne s'ouvre que sur une glacière. Aussi se montrait-il charmant à son égard tout en prenant soin de ne jamais la toucher. Sa femme, aussi malheureuse en ce temps-là qu'un corbeau à l'aile brisée, avait renoncé à jalouser cuisinières et femmes de chambre mais, à peu près à l'époque où elle entama sa campagne pour effacer le nom de Schicklgruber, elle laissa sa méfiance reprendre le dessus. Jamais Alois n'avait été confronté à une jalousie aussi dévorante, passionnée et pertinente. Toutefois il se sentait capable d'y faire face.

Il considérait comme sa première qualité le dévouement qu'il apportait à sa tâche, l'attention scrupuleuse accordée à son apparence, et le soin méticuleux avec lequel il effectuait chaque heure de son travail, pourtant il n'avait pas passé tant de temps à un poste frontière à déjouer les tentatives de voyageurs et de marchands qui cherchaient à gruger la Couronne impériale sans en avoir appris long sur la dissimulation ou le mensonge éhonté. Il devait à présent appliquer ses capacités pour son propre compte afin de détourner les soupçons d'Anna à propos d'une autre fille qu'il avait commencé à fréquenter au dernier étage de l'auberge.

On racontait à Vienne une vieille blague selon laquelle pour qu'une société prospère il fallait que la police et les voleurs ne cessent d'améliorer leurs performances, chacun dans sa branche. Il y pensait souvent. Elle s'appliquait parfaitement à Anna Glassl et lui. Plus elle avait d'intuition pour deviner ses petits trafics, plus ses mensonges à lui devenaient subtils.

Elle avait bien de quoi se faire du souci. Certains jours, il parvenait à faire l'amour aux trois femmes qu'il considérait comme ses liaisons régulières. Le matin, l'âme bénigne après une nuit de sommeil, il prenait soin de son épouse et l'après-midi, quand Anna Glassl faisait la sieste et que son heure de pause au bureau coïncidait avec le moment où la bonne les-

sivait les sols, il lui taquinait la croupe tandis qu'elle, à quatre pattes, envoyait de grands coups de serpillière çà et là – en vérité il ne voyait même pas son visage dans ces moments-là. Enfin, le soir, quand Anna Glassl était endormie, il y avait Fanni.

S'il était prêt à se montrer patient avec Klara Poelzl, c'est que, pour l'instant, ses intérêts nocturnes et son attention étaient tournés vers cette femme de chambre de l'hôtel, Fanni Matzelberger, une fille de dix-neuf ans, voluptueuse mais vive et, à bien des égards, ardente.

Il avait appris à vider son regard de toute expression quand elle entra dans la pièce mais elle avait un petit balancement des hanches irréprouvable qui lui allait droit au cœur. Fanni était une brave fille qui ne tenait pas tant à le rester.

Au cours de ses visites dans la chambre sous les toits, il découvrit qu'elle était une vierge de la sorte la plus tourmentée, une jeune fille dans la vieille tradition paysanne. Elle avait conservé son pucelage intact, mais on ne pouvait pas en dire autant de l'autre orifice.

Alois appréciait modérément la chose. Son sexe était trop gros pour ramoner convenablement le « conduit puant et damné » (c'est ainsi qu'il l'appelait). Fanni geignait à voix très basse (pour ne pas être entendue des autres occupants du grenier), en fait ils souffraient tous les deux. Leur étreinte n'en était que plus violente. Dans la chaleur du moment ils s'aimaient vraiment, ce qui est une réaction assez courante lorsque l'échange charnel est considéré comme illicite.

Il se disait qu'elle n'était rien de plus que la charmante fille d'un fermier prospère – elle disposait d'une dot convenable – mais dans le même temps il lui disait qu'il l'aimait. À quoi elle répondait : « Assez pour quitter ta femme et vivre avec moi ? »

— Je la quitterai quand tu me donneras ce que tu sais. »

Pas question. Elle devait rester vierge. Dès qu'elle accepterait de faire ce qu'il demandait, elle savait bien qu'elle aurait un enfant. Puis bientôt peut-être un autre et elle pourrait même en mourir.

« Comment peux-tu décider de ces choses-là ?

— Il y a des gitanes dans ma famille. Je suis peut-être une sorcière.

— En voilà une idée !

— Non, tu es un méchant homme et je suis une sorcière. Il n'y a que les sorcières pour porter la bouche aux endroits interdits. Maintenant je n'ose plus aller me confesser.

— Tiens-toi à l'écart des prêtres. Ils sont là pour vous sucer le sang, et vous laisser ensuite faibles et bons à rien. »

Ils discutèrent à perte de vue pour savoir si elle devait ou non aller se confesser. Elle était tentée de le laisser gagner, et puis, il en avait tellement envie, elle lui céda, se donna à lui et vint un mois plus tard lui annoncer qu'elle était enceinte. Le moment était-il venu, demanda-t-elle, de parler à sa femme ?

Il avait perdu toute confiance en Fanni. Il ne pensait pas qu'elle serait tombée enceinte si elle avait vraiment eu peur d'en mourir. Et puis il avait menti à sa femme de manière si convaincante qu'il n'osait plus à présent avouer la vérité. L'habitude de tergiverser, comme la franchise, se renforce avec le temps et devient bientôt une seconde nature aussi fiable que la vérité. Anna Glassl-Hoerer Hitler avait cinquante-sept ans et en paraissait dix de plus (même si le matin, ce qui ne laissait d'étonner Alois, elle se comportait encore au lit comme une furie). En la perdant, il verrait sa situation financière se réduire de manière significative. De plus il échangerait une dame contre une fille de ferme, une ravissante fille de ferme certes, mais il était arrivé depuis longtemps à la conclu-

sion qu'une paysanne c'était comme une pierre. Lancez une pierre en l'air aussi haut que vous voulez, elle retombera toujours. Une dame au contraire était comme une plume. Une dame pouvait vous fasciner par son intelligence. L'idée de devoir renoncer à son talent de menteur toujours plus raffiné lui déplaisait souverainement.

Voici par exemple un échantillon des propos de table à la Gasthaus Streif :

Anna Glassl : Je vois bien que tu es encore en train de la regarder.

Alois : Oui. Tu m'as pris sur le fait. Si tes yeux n'étaient pas si beaux, je dirais que tu as un regard d'aigle.

Anna Glassl : Pourquoi tu ne vas pas la rejoindre après le repas ? Tire un coup avec elle de ma part.

Alois : Tu as l'esprit mal placé. J'aime bien quand ton langage est aussi cru.

Anna Glassl : Plus cru qu'il ne devrait.

Alois : Anna, tu as une intuition extraordinaire mais en l'occurrence tu te trompes.

Anna Glassl : Attends, mon cher, j'ai supporté les femmes de chambre et les cuisinières. Bien des nuits tu es venu te coucher en empestant l'oignon. Et cela vaut mieux que sentir la lessive. Je m'en fiche, je me dis que l'homme doit se distraire. Mais pourquoi donc persistes-tu à vouloir insulter mon intelligence ? Nous voyons bien que la fille est jolie. Pour une fois dans ta vie, fais l'amour avec une maîtresse qui n'a pas l'air d'un pudding de la veille.

Alois : Parfait. Je vais te dire la vérité. J'aime bien son allure, c'est vrai, un peu. Encore qu'elle ne soit pas mon genre. Non, elle ne l'est pas. De toute façon je n'irais avec elle en aucun cas. On raconte les pires choses sur son compte. Je ne veux même pas te le dire puisque tu as l'air de bien l'aimer.

Anna Glassl : L'aimer ? C'est une grue. Une grue en pleine activité. Exactement ton genre.

Alois : Non, elle est malade. J'ai entendu dire qu'elle avait une maladie infectieuse entre les jambes. Je n'irais certainement pas m'approcher d'elle.

Anna Glassl : Je ne te crois pas. Je ne peux pas croire cela.

Alois : Fais comme tu veux mais je t'assure qu'elle est la dernière fille pour laquelle tu devrais t'inquiéter.

Anna Glassl : À propos de qui alors devrais-je m'inquiéter ? De Klara ?

Alois : Quel merveilleux sens de l'humour tu as. Si nous n'étions pas en public, j'éclaterais de rire et puis après tu sais ce que je ferais. Tu es si séduisante, si perverse. Tu serais capable de me jeter dans les bras d'une religieuse.

Fanni finit par avouer à Anna Glassl qu'elle était enceinte de deux mois et que cela n'allait pas tarder à se voir. Pour Anna, cela signifiait la fin de son mariage. Qu'Alois ait osé lui raconter que la fille était malade alors qu'il la savait déjà enceinte à ce moment-là, c'était impardonnable. D'ailleurs, Anna Glassl en avait assez d'Alois et sa lassitude l'emportait à présent sur sa crainte de la solitude. C'était pour elle une épreuve épuisante de devoir mobiliser ses derniers attraits pour jouer les amoureuses ferventes le matin. À présent, elle n'aspirait plus qu'à la tranquillité. Elle en vint même à penser que sa jalousie avait été une sorte de dernier vaccin contre ce qui était bien pis, ce froid dédain pour son époux qui commençait à s'insinuer en elle à mesure que sa jalousie tiédissait. Elle partit. Ils étaient catholiques et ne pouvaient donc divorcer. Pour obtenir une séparation légale, conformément à la loi autrichienne, Anna dut non seulement affirmer que leurs caractères étaient incompatibles mais déclarer par écrit qu'elle éprouvait une véritable aversion à son égard.

Alois fut obligé de lire cela. La phrase se détachait du document, aussi visible qu'un furoncle sur le menton. Elle l'agaçait tant qu'il la montra à la ronde à ses compagnons de taverne. « Regardez un peu, elle parle de l'aversion qu'elle éprouvait. C'est vraiment

insultant et tout à fait déplacé. Je peux vous en parler, moi, de son aversion. À quatre pattes qu'elle se mettait dès que je lui disais : Prépare-toi. »

Ils riaient et passaient à d'autres sujets de conversation. En réalité, Alois avait d'autres motifs de contrariété que le départ d'Anna Glassl. Il vivait maintenant avec Fanni dans la même suite de la Gasthaus Streif. Cela lui convenait bien : il était le premier à dire qu'il n'était pas attaché au passé. Mais un beau jour il découvrit que Fanni n'était pas enceinte ; elle avait seulement cru qu'elle l'était. Ou peut-être avait-elle fait une fausse couche précoce ? Elle restait évasive à ce propos.

Il était terrible qu'elle lui ait raconté un tel mensonge, mais que pouvait-il faire ? Jamais aucune femme ne lui avait donné autant de plaisir. Naturellement, Fanni se montra bientôt aussi jalouse qu'Anna Glassl. Elle avait l'ouïe assez fine pour percevoir la moindre trace de désir dans sa voix quand il parlait d'une autre femme. Elle ne tarda pas à ouvrir une voie d'eau dans la coque bien solide de ses projets. Il fallait, lui dit-elle, que Klara s'en aille ou alors c'est elle, Fanni, qui partirait.

Pour Alois, c'en était vraiment trop. Fanni ne tarderait pas à tomber enceinte pour de bon, c'est du moins ce qu'il pensait à en juger par les orgasmes spectaculaires qui la traversaient aux meilleurs moments, allant jusqu'à le soulever lui-même par vagues alors qu'il s'activait frénétiquement en elle. Ce n'était pas généralement le résultat auquel il parvenait avec les autres femmes (à une exception, il y avait longtemps, avec Johanna). Et puis il était prêt à avoir un enfant, un fils de préférence, qui puisse porter son nom. Il est vrai que, quand il ne partageait pas ces moments de grâce avec Fanni, il pensait déjà à l'avenir, lorsqu'elle serait enceinte de six ou sept mois et que viendrait le tour de Klara. La perspective de complications futures ne le détournait pas de son